

Robert BLANC, prêtre (1911-1996)

par Jacques BENOIST, son successeur à la Visitation

Maurice Grancher a demandé une messe pour le deuxième anniversaire du décès de Robert Blanc, son père spirituel, au monastère de la Visitation. L'aumônier, Jacques Benoist, l'a célébrée le 18 août 1998 et parle désormais à la première personne. Au cours du petit déjeuner qui a suivi, j'ai proposé à "l'ami fidèle" de rédiger une notice biographique et de la lire lors d'une prochaine célébration. Dimanche dernier, il m'apportait les mémoires de mon prédécesseur. Plutôt que de remettre ce cadeau aux calendes grecques, j'en ai glissé la réalisation entre deux travaux, un sur la Sainte Famille et un sur Adolphe Willette.

Le recueil de Robert Blanc comprend quatre-vingt-dix pages format A 4 et porte un titre tout simple : Un Parcours. Il aurait pu avoir un sous-titre en latin : Esto vir. Sois un homme. Cette recommandation a été faite à l'auteur par un prêtre du petit séminaire de Conflans en un moment difficile de sa classe de troisième. Elle revient plusieurs fois au cours du texte. Elle fait penser à celle de Rudyard Kipling : Si tu veux être un homme, mon fils, ... et surtout aussi à celle de Pilate à l'égard du Seigneur : Voici l'homme. Elle a éclairé sa vie. Il a répondu à son appel en étant fidèle à cette devise.

Les mémoires en prose ont été rédigées durant les quatre ans d'aumônerie de ce monastère où il est arrivé en 1990. Il y insère des poèmes composés antérieurement. Il les date de février 1994, alors qu'il allait être hospitalisé et ensuite partir pour Marie-Thérèse. L'unique pièce dont il disposait au premier lui servant de chambre, il les a rédigées dans le bureau de l'aumônier où j'ai composé moi-même cette notice. Il s'en échappait vers son passé et vers le ciel à travers les barreaux de la fenêtre qui l'impressionnaient beaucoup. A-t-il tapé lui-même le texte ? Combien d'exemplaires a-t-il distribués ? Je ne le sais pas à ce jour.

L'alternance des pièces en prose et des poèmes évoquent la complexité de notre cœur, son caractère à la fois raisonnable et ineffable. Robert Blanc écrit bien et compose de façon concise. Je pense évidemment au style de Maxime Charles. Je reconnais la formation littéraire reçue à Conflans et la maîtrise du français, du latin et du grec reçue pour la vie. L'auteur y manifeste pudeur et discrétion, non seulement à son propre égard, mais à celui des autres : très peu de noms propres, aucun mot qui paraîtrait déplacé. Fraîcheur et naïveté se dégagent de sa lecture.

Son enfance dans une loge parisienne ressemble à la mienne, même si les années 20 et Chaillot diffèrent un peu des années 50 et du 9e. Sa naissance à Gannat dans l'Allier le 16 novembre 1911 est fortuite. Ses parents s'étaient placés séparément comme domestiques dans un château et s'y étaient mariés. Leurs deux filles et leur garçon sont en nourrice tant qu'ils ne prennent pas, vers 1913, la loge d'un immeuble sis 12 avenue Pierre 1er de Serbie dans le 16e. Ils assurent également divers services chez les locataires très fortunés.

Comme pour moi, la vie de l'immeuble joue un grand rôle. Il y a une certaine promiscuité entre les concierges, leurs enfants et les locataires. Le courrier, les mouvements des invités, les fêtes et les deuils permettent d'entrer dans une partie de leur vie privée : le marquis et la marquise "de Poppée", du nom d'un de leurs bassets !, ceux dont les enfants se sont suicidés, ceux dont les noms sont célèbres en politique et celui qui invite les enfants pour un goûter au moment de Noël.

La vie en famille et dans le quartier est marquée par la piété : celle de la mère avec laquelle les enfants font leur prière du soir. La participation ponctuelle du père impressionne le fils, celle de l'école maternelle tenue par les Soeurs de la Sagesse et celle de l'école primaire paroissiale ; celle de la Nicolaïte, le patronage animé par l'abbé Barthélémy Clermont ; et, évidemment, celle de la paroisse Saint-Pierre de Chaillot, avec les catéchismes et le service des messes. La communion solennelle de 1922 couronne et ressaisit tous ces courants.

Les jardins et les bois de Paris, même ceux des beaux quartiers, ne remplacent pas la campagne. Les vacances importent beaucoup aux Parisiens. Robert Blanc se souvient de ses séjours chez ses tantes paternelles en Savoie. Il y passe d'ailleurs une bonne partie de la guerre de 14-18. Il n'oublie pas ses expéditions chez sa tante maternelle dans la Manche. Les colonies de vacances de la paroisse dans le Calvados jouent également un grand rôle. Les 15 août à la campagne laissent des souvenirs inoubliables au jeune Robert et confortent la piété de son enfance qui s'épanouit dans son adolescence.

L'appel du Seigneur, relayé par l'abbé Clermont, est entendu. Mais il faut y répondre à travers une formation générale, le service militaire et une préparation proprement dite au sacerdoce. Robert Blanc profite alors de l'école secondaire du Sacré-Coeur installée au lieu dit Conflans sur la commune de Charenton. Elle fait fonction de petit séminaire pour le diocèse de Paris. En 1932, pourvu de son bac, il entre au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Le parcours est interrompu par l'armée en tant qu'homme du rang. Il est ordonné diacre en 1937 à Saint-Sulpice et prêtre en 38 à Notre-Dame de Paris.

La première nomination à Clamart est marquée par la drôle de guerre et l'emprisonnement comme "sanitaire" dans un hôpital militaire. Mais il bénéficie du retour des prisonniers et reprend sa place dans sa paroisse. Ses parents viennent vivre avec lui au presbytère. Jusqu'à la fin de la guerre, il remplit son ministère, auprès des jeunes, d'activités dont il avait lui-même bénéficié vingt ans plus tôt : catéchismes, services des messes, patronages, colonies de vacances, camps d'été, théâtre, etc.

La deuxième affectation de Robert Blanc lui permet de rentrer dans Paris et de rejoindre un quartier qu'il connaît bien, même si le 16e sud diffère du 16e nord, si Auteuil et la porte de Saint-Cloud ne sont pas Chaillot et le Trocadéro (1945-1954). Ses parents l'accompagnent, mais son père meurt durant cette période. Durant ces neuf ans de ministère, là aussi

auprès des jeunes, il a la joie de voir croître son oeuvre jusqu'à une centaine de garçons. Maurice Grancher est la preuve vivante parmi nous de la fécondité de l'homme de la quarantaine.

Saint-Germain-des-Près, le coeur du Paris de la rive gauche, accueille un second vicaire de 1954 à 1967. L'heure de la mort de la mère y sonne. Les oeuvres féminines profitent alors des soins de Robert Blanc. Comme à Sainte-Jeanne de Chantal, des amitiés se tissent et lui permettent des vacances par toute la France. Il y apprécie beaucoup quelques contacts avec Jean Anouilh, mais aussi avec les misères cachées de ce quartier qui change de physiologie.

Une expérience malheureuse marque le prêtre de la cinquantaine. Selon le cursus classique, il lui est proposé alors une cure en banlieue. Mais Saint-Pascal Baylon dans le nouveau Créteil des années 60 ne ressemble pas à Saint-Joseph du Vieux Clamart des années 40. Le contact avec la ville dortoir et le travail avec les jeunes vicaires se passent mal. Mgr Vuillot qui l'avait attiré là étant mort en 68, Mgr de Provençères ne le retient pas. Bien qu'incardiné au nouveau diocèse, il rentre dans Paris intra-muros.

Pour le prêtre de soixante ans s'ouvre alors une étape heureuse de vicariat à Saint-Antoine des Quinze-Vingt, la paroisse de la gare de Lyon, de la place de la Bastille et du faubourg Saint-Antoine. Il y reste vingt ans au service des jeunes scolaires et des aînés, par-delà les échéances de la retraite en 76, 81 et 86. Il aime courir dans le quartier porter la communion à une solitaire ou accueillir les gens bigarrés de cet arrondissement populaire lui aussi en transformation. Cette période est marquée par la diffusion auprès de ses amis de deux recueils de poésies : Rimes et contemplations en 1984. Avance au large en 1988¹. Les leçons du père Legendre portaient leurs fruits. Il célébra ses noces d'or cette année 1998 et s'apprêta à partir de sa chère paroisse de la gare de Lyon.

¹ Comprenant respectivement trente-quatre pièces dont la composition s'étend sur sept ans et douze pièces de l'été 88. La présentation en format A 4 en est claire et soignée.

Entre les Quinze-Vingt et Marie-Thérèse, la Visitation de l'Observatoire fut une halte paisible. Le compte à rebours de la rencontre fondamentale commençait vraiment en 1990. Prière, poésie et prose jaillirent alors de son coeur. La plaquette qu'il a laissée est le fruit de sa vie ici. Ceux qui ne l'auraient pas encore lue la découvriront avec émotion. Les Visitandines, les familiers du monastère, les filles du foyer et ses amis profitèrent de sa sagesse spirituelle et lui trouva auprès d'eux la paix et le dévouement. Mais les "avantages" de l'âge se manifestèrent davantage et un successeur lui était proposé en 1994.

La chapelle de Marie-Thérèse est en l'honneur des saints patrons des paroisses parisiennes. Il y retrouva Pierre, Joseph, Jeanne de Chantal, Germain de Paris, Pascal Baylon, Antoine et Marie, sous le vocable de la chapelle de la Visitation, Notre-Dame des Anges. Elle a prié pour lui à l'heure de sa mort, le 18 août 96. Faisons en autant aujourd'hui. S'il est au ciel, comme le pense Maurice Grancher, qu'il prie pour nous ! Rendons grâce au Seigneur pour le ministère de ce prêtre.